

LITTÉRATURE

Denise Desautels, côté vie,
côté écriture
Page F 3



LITTÉRATURE

Guérillas post-
révolutionnaires avec
Louis Hamelin
Page F 4

LE DEVOIR

CADIER
F

LIVRES

CAROLINE MONTPETIT

Depuis la parution de son dernier livre, Suzanne Jacob s'est remise au piano pour apprendre des fugues de Bach. Au départ, elle a eu des hésitations. Puis, au fur et à mesure qu'elle lisait la partition, celle-ci devenait de plus en plus claire.

L'exercice illustre un peu le cheminement que suivent les personnages de son dernier roman, *Fugueuses*, paru chez Boréal. Coïncés dans des secrets de famille qui se sont perpétués de génération en génération, ils dénouent laborieusement et individuellement les nœuds qui les lient pour accéder à leur vérité. Entre temps, ils rencontrent des histoires belles et moins belles, une force en eux qu'ils n'avaient pas soupçonnée.

La filiation n'est pas un thème nouveau dans l'œuvre de Suzanne Jacob. Déjà son premier roman, *Flore Cocon*, posait la question des schémas répétitifs de l'histoire, ces schémas qui mènent jusqu'à la répétition des guerres, par exemple. Plus récemment, *Rouge Métis* explorait les origines amérindiennes d'une famille d'aujourd'hui. *Fugueuses*, c'est l'histoire de plusieurs femmes, de différentes générations, qui ont besoin d'échapper au carcan imposé par leur famille pour mieux se comprendre. Elles tentent de transcender la peur et de trouver le courage d'affronter leur propre destin.

Cette reconquête se fait à la fois dans la douceur et dans la violence, et on trouve dans *Fugueuses* des personnages étonnamment paradoxaux. Ainsi sont Catherine et François Piano, à la fois séducteurs et abuseurs. «*Il y a des*

séductions noires et des séductions claires», dit Suzanne Jacob, ajoutant que la marge entre les deux n'est pas toujours limpide. Parce que *Fugueuses* est aussi l'histoire d'une série d'abus, qui se perpétuent de génération en génération, et avec lesquels les personnages doivent vivre, que cela leur plaise ou non. L'abus, il débute avec l'arrière-grand-père, se poursuit avec le grand-père et pése, à peine transformé, sur les générations subséquentes.

En entrevue, Suzanne Jacob dit s'être étonnée souvent de voir comment des comportements se transmettent de génération en génération, sans pourtant avoir fait l'objet d'un apprentissage. Un peu comme si naître signifiait aussi hériter d'une boîte noire dont on devrait lentement déchiffrer le contenu.

Cette patiente reconstruction de l'histoire redonne à chacun de nous sa force, sa capacité de rencontrer les événements et de sortir d'une certaine dépendance, d'une certaine apathie. Alors commence le véritable récit fondateur de l'identité. Et ainsi va Nathe, portée par son destin vers le dénouement de ses propres secrets, au-delà des travestissements, au risque de tout perdre et de tout retrouver, sous un autre jour.

Dans *Fugueuses*, cette reconquête du récit ne peut se faire sans une évasion, sans la volonté et la capacité d'échapper aux mensonges ambiants. Ainsi Nathe et sa sœur Alexa profitent-elles d'un malaise de leur mère pour remonter en Abitibi, là où elle a grandi. Ainsi Emilie trouve-t-elle le courage de mentir à ses enfants pour rendre visite à son frère à Montréal. C'est comme ça aussi que Fabienne arrive à se séparer passagèrement de son mari, pour se retrouver dans un village au bord du fleuve. Et enfin, Blanche, la vieille Blanche, arrive à s'échapper de l'hôpital où on l'a placée pour connaître une belle mort promise. Aanaq, quant à elle, la vieille Inuk qui ne parle ni le français ni l'anglais, prend le chemin de la rivière qui la ramènera vers la contrée de ses propres origines.

Pour Suzanne Jacob, ces évasions sont des traversées de la peur. Et Nathe, le personnage qui est au centre de *Fugueuses*, réussit cette traversée parce qu'elle arrive finalement à découvrir ses origines et «*à se raconter la bonne histoire*». L'inconfort de la vérité vaut mieux que celui du mensonge. Et la musique n'est pas absente de cette partition en devenir. Ainsi, le nom des Piano, qui veut dire doucement, en italien, prend ici des dimensions charmeuses et terrifiantes, et la jeune Nathe retrouve ce couple aux mœurs étranges, à la fois «*tachant et attachant*», dirait Suzanne Jacob, au sortir de chacun de ses cours de violon. Leur univers désirable et étouffant est par-dessus tout limité par le sceau du secret.

Il faut dire que la musique a été très présente dans l'enfance de Suzanne Jacob, dont la mère était pianiste. L'écrivaine apprécie d'avoir été très tôt en contact avec de grands «*textes*» de musique, qui n'ont pas été modifiés pour plaire aux enfants. Elle-même, benjamine, a joué du violon pour accompagner ses deux sœurs qui jouaient respectivement du piano et du violoncelle. Et pour l'écrivaine, la musique porte toujours une voix, un discours, et elle s'abstient d'en écouter lorsqu'elle ne peut pas être entièrement attentive à cette voix.

Les personnages du récit ont certains points en commun avec Suzanne Jacob. Comme Emilie, l'écrivaine a grandi en Abitibi, comptait de la famille vivant dans l'île de Vancouver. Mais dans *Fugueuses*, Suzanne Jacob emprunte la voix de plusieurs personnes, dont elle retrace le monologue intérieur. Son écriture court comme le fil

L'inconfort

de la vérité

vaut mieux

que celui du

mensonge

Suzanne
Jacob

La partition cachée

LIVRES

EN APARTÉ

Compte d'auteur

M. Jean Sabourin, 85 ans, attend dans l'entrée du *Devoir*. Il est accompagné par plusieurs membres de sa famille qui forment, autour de lui, un demi-cercle. Chacun adopte une pose grave qui donne à cette délégation, très inhabituelle, presque l'allure d'une procession religieuse.

M. Sabourin et sa famille viennent déposer au journal un exemplaire du *Déclencheur d'idées*, un livre grand format de plus de 1300 pages publié à compte d'auteur.

La voix fragile de M. Sabourin, mise au service d'une politesse extrême, annonce qu'il y a ni plus ni moins que l'œuvre d'une vie là-dedans. *Le Déclencheur d'idées*, explique-t-il, contient un répertoire de «1600 thèmes analogiques», un regard sur «le style figuré» de même que sur la pratique de la correspondance, ainsi que bien d'autres choses dans la même veine. Le livre, relié à la main, protégé par une solide toile verte embossée par des caractères dorés, constitue un monument très personnel en hommage à la langue française.

Comme bien d'autres auteurs sans éditeur, M. Sabourin a pensé que l'autoédition assurerait la gloire à son travail autant qu'à ses idées. Mais malgré ses efforts et ceux de son clan, son livre ne profitera d'aucun réseau de distribution officiel et sera, par conséquent, condamné à demeurer hors de la vue d'un large public.

Au fond, est-ce si grave? Le monde de l'édition, surexcité par des espoirs de rendement qui ne sont jamais satisfaits, rejette chaque année ses excès dans des décharges. Dans



Jean-François Nadeau

les réseaux officiels, les taux de retour n'ont en effet jamais été aussi élevés.

Aux États-Unis, où on donne le ton, près de 20 millions de livres sont retournés chaque année aux distributeurs! Le taux de retour des nouveautés en 2003 était de 34 %, comparativement à 28 % une décennie plus tôt. Plusieurs livres n'ont plus même le temps de sortir de l'imprimeur qu'ils entrent déjà en quelque sorte en leur tombeau: un livre neuf sur cinq sera réduit en bouilli dans l'année de sa parution.

Pour un simple mortel, qu'importe la distribution, surtout quand les résultats des grosses entreprises du genre n'offrent guère plus d'assurance, même pour des auteurs qui voudraient se croire immortels?

Pour quelques milliers de dollars, à condition de pouvoir compter sur la collaboration de quelqu'un qui s'y connaît au minimum, l'autoédition permet d'avoir sous la main 500 ou 1000 exemplaires d'un livre, ou du moins de quelque chose qui y ressemble assez pour faire illusion.

Chez AGMV Marquis, un des imprimeurs de livres les plus importants au Québec, Serge Loubier affirme toutefois consacrer beaucoup de temps à décourager quelque peu des auteurs qui souhaitent se lancer à l'aventure de l'autoédition. Les tirages envisagés, observe-t-il entre autres, sont souvent très irréalistes.

Du côté d'Imprimerie Gauvin, Jean Yelle soutient que plusieurs livres publiés à compte d'auteur connaissent de bon succès dans les milieux particuliers auxquels ils sont destinés. Ainsi, un vieux loup de mer, habitué de naviguer dans toutes les eaux, a réussi récemment à vendre lui-même deux ou trois milliers d'exemplaires de ses «mémoires». Un exploit.

Si les avancées technologiques rendent l'autoédition de plus en plus alléchante et abordable, cette pratique ne date pourtant pas d'hier. En témoignage de la plus belle manière le formidable *Manuel de la petite littérature du Québec* de Victor-Lévy Beaulieu, réédité il y a quelques années aux Éditions Trois-Pistoles. Grâce à ces livres, tout à fait en marge d'une littérature officielle, se dessine là la vie humble de tout un peuple, avec sa quête de miracles, ses espoirs, ses rêves, ses souvenirs. Tout cela bien loin des crustacés littéraires les plus connus.

L'autoédition est même devenue aujourd'hui une

véritable industrie qui progresse parallèlement à l'édition officielle.

A mi-chemin entre les balises rigides fixées par un éditeur établi et l'improvisation plus ou moins heureuse de l'autoédition, des maisons, telles Carte blanche, au Québec, ou l'Harmattan, en France, naviguent pour repêcher des auteurs rejetés par le système éditorial traditionnel. Ces maisons prennent en charge des projets de livre contre rémunération. Elles assurent de la sorte aux auteurs une meilleure qualité finale, de même qu'une certaine distribution. À l'enseigne de l'Harmattan, imaginez que l'on publie aujourd'hui plus d'un titre par jour!

Dans le cadre d'une entrevue qu'il accordait récemment à Radio-Canada, Pierre Renaud, le coloré p.-d.g. de la chaîne Renaud-Bray, affirmait que son entreprise de la distribution commerciale, cela ne fait pas de mal à personne. Pas même aux gendeletrés et à leurs salons de papier.

L'autoédition est devenue aujourd'hui une véritable industrie qui progresse parallèlement à l'édition officielle

Le Devoir

fnadeau@ledevoir.com

LITTÉRATURE JEUNESSE

Du nouveau pour les p'tits loups

Le Loup de Gouttière lance une collection destinée aux 6-12 ans, entièrement conçue par des auteurs et des artistes autochtones

ANNE MICHAUD

La maison d'édition Le Loup de Gouttière, spécialisée en poésie et littérature jeunesse, lançait officiellement cette semaine une collection destinée aux 6-12 ans, entièrement écrite et illustrée par des auteurs et des artistes autochtones. Baptisée «Les loups rouges», cette collection se pose en tant que gardienne de la mémoire et des traditions orales des différentes nations amérindiennes.

En transposant par écrit et en illustrant ces récits, on assure leur pérennité tout en rendant possible l'éclosion de nouveaux talents artistiques parmi ces communautés.

Pour le moment, la collection compte trois titres. Un quatrième est prévu pour le mois de novembre.

Hannenorak (sept ans et plus), du poète et directeur de la collection Jean Sioui, comprend sept petites histoires racontées par le vieux sorcier Chaman-dake; on y fait la connaissance de Feutre le castor, de Marie-Mielle l'abeille, de Kataracte la taupe, et de Wakaspic le porc-épic chauve et d'autres animaux issus de l'imaginaire de la nation wendate.

Le Petit Aigle et l'enfant (sept ans et plus), de Joanne Laframboise, met en parallèle les apprentissages du jeune Atsi et de l'aiglon Atondi, qui devront tous deux faire preuve d'un grand courage pour affronter leurs destins respectifs.

Quant à *Yawendara et la forêt des Têtes-Coupées*, de Louis-Karl Picard-Siouï, c'est un roman un peu plus étoffé (dix ans et plus) qui raconte comment la jeune Yawendara, aidée par le Grand Conseil des animaux, affronta Fils-d'Areskwe, le maître de la Forêt des Têtes-Coupées, afin de sauver sa grand-mère et tous les autres habitants de son village.

Ces histoires, quoique généralement simples, sont directement inspirées des contes, légendes et mythes amérindiens et sont donc particulièrement riches en valeurs spirituelles, humaines et sociales; en raison des nombreuses métaphores et des abondantes références aux coutumes autochtones, les plus jeunes lecteurs auront probablement besoin de l'accompagnement d'un adulte pour bien saisir le sens des récits.

Les textes, de même que les illustrations qui les accompagnent, sont plutôt naïfs et demeurent très proches de leurs origines orales, mais cela ne devrait pas déplaire aux enfants, qui découvriront dans ces romans un univers où les hommes sont en communication directe avec la nature et où les traditions, la famille et la communauté ont une importance primordiale.

Collaboratrice du Devoir

Collection «Les loups rouges»
Pour 6-12 ans
Éditions Le Loup de Gouttière,
Québec

Télé-stop

Une nouvelle émission littéraire diffusée sur Internet

PAUL CAUCHON

La campagne publicitaire de Folio pour promouvoir la littérature prend de l'expansion: Gallimard va en effet inaugurer la semaine prochaine une toute nouvelle émission littéraire exclusivement diffusée sur Internet, avec le journaliste Pierre Thibeault, de l'hebdomadaire *Ici*, comme animateur.

Cette émission, *Télé-stop*, doit être en ligne à compter de mercredi sur un site Internet créé pour l'occasion par le groupe Lichen. Le responsable de Lichen, Laurent Rabatel, avait conçu la campagne publicitaire de Folio de l'hiver dernier.

Ce magazine littéraire nouveau genre veut échapper à la «tyrannie du neuf» en proposant des lectures qui ne sont pas nécessairement de nouvelles parutions.

Cinq émissions, d'une vingtaine de minutes chacune, sont actuellement enregistrées et elles seront mises en ligne à raison d'une émission différente toutes les deux semaines. À titre d'exemple, dans une des émissions, Nelly Arcan et Patrice Dansereau discutent des romans *Passion simple* d'Annie Ernaux et *Hiroshima mon amour* de Marguerite Duras. Dans une autre émission, Maurice G. Dantec discute de l'américanisme dans *L'Hiver de force* de Réjean Ducharme et *Sur la route* de Jack Kerouac.

Une autre émission présente Wajdi Mouawad et Thierry Bardin parlant de *L'Adversaire*, d'Emmanuel Carrière, et de *La Tache*, de Philip Roth. Jean Dion et André Marois discutent pour leur part de *Money money*, de Martin Amis, ainsi que de *99 francs*, de Biegebieder.

Chaque émission est enregistrée dans un lieu différent, dont une église et un bain turc.

Les livres proposés sont des titres de la collection «Folio». Josée Lareau, attachée de presse de Gallimard au Québec, n'exclut pas que, si le projet suscite de l'intérêt, d'autres éditeurs puissent s'y joindre, mais «pour le moment c'est un banc d'essai, nous atten-

dons de voir comment cela sera reçu», dit-elle.

Folio avait lancé en février une campagne publicitaire provocante sur le thème «Un Folio lu, une émission stupide pas vue», une campagne conçue pour le Québec et qui incluait une «trousse de décrochage télévisuel». La campagne critiquait également la quasi-absence d'émissions littéraires à la télévision. Gallimard prend donc maintenant le taureau par les cornes en créant sa propre émission.

Le site Internet doit être inauguré officiellement mercredi soir, le 7 septembre, au www.tele-stop.com.

Le Devoir

Café littéraire alternatif

Les journées Alternatives, organisées par l'ONG du même nom, seront l'occasion de rencontrer cette année deux écrivains qui partageront leur perception du monde. Il s'agit d'Olivier Rolin, écrivain français qui publiait *Tigre en papier* en 2003 et *Port Soudan* en 1994, et de Paco Ignacio Taibo II, qui vient de publier au Mexique *Commission d'enquête*, un polar écrit à quatre mains, avec le sous-commandant Marcos.

Le premier, qu'on retrouvera le 9 septembre à 14h au pub L'Île noire, est un ancien militant de l'extrême gauche française. Le second, qui sera le samedi 10 septembre à midi au café L'Utopik, est issu d'une famille socialo-anarchiste espagnole. Ces cafés littéraires seront animés par Daniel Laurin. Les journées Alternatives se déroulent les 8, 9 et 10 septembre 2005.

Le Devoir

JACOB

SUITE DE LA PAGE F 1

sans entrave de la pensée. En entrevue, elle se souvient avoir fait travailler des étudiants de l'Université d'Ottawa, où elle était en résidence d'écrivain, sur ce monologue intérieur. L'accès à cette ressource est inestimable, dit-elle, pour l'écrivain. Il semble aussi

que ce soit le plus sûr chemin vers la vérité toute crue.

Le Devoir

FUGUEUSES

Suzanne Jacob
Montréal
Boréal, 2005, 329 pages

Pas assez de littérature québécoise

«Il semble que les journalistes n'aient pas comme priorité de parler de la littérature québécoise», avance Alexandrine Foulon à la suite d'une étude qu'elle a conduite sous la gouverne de l'Université de Sherbrooke et dont elle résume certaines des conclusions dans *Tiré à part*, le périodique de l'association des éditeurs.

En 2002-03, dans son cahier des *Livres*, *Le Devoir* a consacré 26,1 % de son espace éditorial à des ouvrages québécois. Durant la même période, l'hebdomadaire *Voir* consacrait 17,5 % de son espace au même univers et *La Presse*, seulement 14,8 %. Ces données prennent une perspective encore plus intéressante lorsque l'on considère

que *Le Devoir* a publié, durant cette même période, 332 pages consacrées aux livres tandis que l'hebdomadaire *Voir* et le quotidien de la rue Saint-Jacques en publiaient respectivement 166 et 198.

Pour Alexandrine Foulon, fille de l'éditeur Hervé Foulon (Hurtubise-HMH), la place de la littérature québécoise devrait être meilleure dans les journaux québécois. «Les éditeurs pourraient être et redire leur mécontentement, cela ne changerait pas grand-chose, car ce sont les journaux qui doivent être convaincus de la nécessité d'un changement et apporter les modifications nécessaires».

Le Devoir

ÉCHOS

Sylvain Trudel chez 10/18

Du mercure sous la langue, roman de Sylvain Trudel d'abord publié aux Éditions Les Allusifs, sera repris en édition de poche chez 10/18. C'est le premier auteur québécois à entrer au catalogue de cette collection. *Du mercure sous la langue* raconte l'histoire d'un adolescent qui arrive prématurément au terme de sa vie, et en fait le bilan.

Le Devoir



JACQUES NADEAU LE DEVOIR
Sylvain Trudel

Ne manquez pas



le salon de la philosophie et des sciences humaines du 10 au 30 octobre 2005

Tables rondes, débats et conférences.
Présentation exceptionnelle de fonds d'éditeurs.

Renseignements : Laurent
(514) 337 4088 poste : 218

Librairie Monet 2752, de Salaberry - Galeries Normandie
Montréal, Qc - H3M 1L3
(514) 337-4083 - www.LibrairieMonet.com

ÉCHOS

Quelle rentrée?

Selon un sondage Ipsos-Epok réalisé en France au début de l'été, 82 % des personnes interrogées affirmaient ne pas s'intéresser à la rentrée littéraire. Selon cette étude, 27 % de tous les sondés avaient pourtant envie de lire *Une fête en larmes*, de Jean d'Ormes-

son (Robert Laffont), et 26 % *Le Roman des Jardins*, d'Alexandre Jardin (Grasset). Ils étaient 20 % à avoir envie de se plonger dans *Acide sulfurique*, d'Amélie Nothomb (Albin Michel), et 13 % dans *La Possibilité d'une île*, de Michel Houellebecq, un roman pourtant surmédiatisé (Fayard). - *Le Devoir*

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetons à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

Liber
«de vive voix»

Sophie Jama

Entretiens avec Naïm Kattan
Les temps du nomade. Itinéraire d'un écrivain

252 pages, 23 dollars

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Soude caustique pour l'âme

CHRISTIAN
DESMEULES

On a eu tôt fait, depuis ses débuts, de pointer le ton et le style de Suzanne Myre: propos mordants, humour ravageur, cynisme corrosif, écriture imagée et méchanceté à la clé. *J'ai de mauvaises nouvelles pour vous*, en 2001, l'avait discrètement révélée. *Nouvelles d'autres mères* (2003), puis *Humains aigres-doux*, paru l'an dernier, sont venus confirmer une voix et un regard.

C'est donc sans surprise que l'on retrouve, dans les six nouvelles de son quatrième recueil, intitulé *Le Peignoir*, la même narratrice acariâtre, portant bas sa trentaine désabusée et qui se balance encore une fois en équilibre fragile sur la mince ligne de ses névroses.

Comme dans le récit drôle et amer d'une rencontre avec Bobino dans un centre commercial de Montréal-Nord (*Nom d'une Bobinette!*). Bien des années plus tard, apprenant que le comédien qui avait incarné l'idole de son enfance souffrait de dédoublement de personnalité: «*Je l'imaginais, triste et seul dans sa cellule, coiffé de son chapeau melon défraîchi, espérant le jet d'une poire à eau qui ne viendrait jamais.*»

Dans la nouvelle intitulée *Le Peignoir* — la plus longue du recueil, qui s'étire un peu poussivement sur près de 80 pages —, un couple s'offre un week-end d'évasion et de détente dans un spa au-dessus de leurs moyens. Peintre en manque d'inspiration et kleptomane en rémission, la narratrice y fait la rencontre d'un ancien prof de cégep (et de sa jeune compagne) pour lequel elle avait le béguin.

Ailleurs, «*alter ego de l'auteure*» se retrouve seule dans un chalet à la campagne et voit son besoin de solitude et de silence saboté par des désagréments imprévus (*Le moustique erre*); une femme se déchire un tendon sur un appareil d'exercice et en profite, en arrêt de travail, pour s'incruster chez son copain du moment (*Tendres ten-*

dons); une massothérapeute, prolixie en conseils de santé pour ses patients, rééquilibrage des chakras et désintoxication par le lait de soya, se réserve la télévision à écran géant et les Froot-Loops (*La Massothérapeute*). Petites catastrophes du quotidien, traque sans merci de l'envers des apparences: le regard de l'auteure possède toujours autant d'acuité, mais il s'embarasse cette fois nettement moins d'émotion.

La délicatesse
de l'humour

Ronchonreuse, acide, caustique, toujours à la limite de la hargne, sempiternellement insatisfaite de sa relation amoureuse de l'instant, la narratrice de Suzanne Myre critique phrase après phrase tout ce qui retient son attention. La Terre au complet lui en veut et tout le monde conspire pour lui rendre

la vie impossible. Mais l'humour est un genre délicat, qui commande de doser ses effets. Ne serait-ce que pour laisser le lecteur reprendre son souffle avant de lui en remettre une tasse...

Le hic, au-delà de leur aigreur parfois indigeste, est que ces nouvelles donnent l'impression d'avoir déjà été lues ailleurs. Dans un autre recueil de Suzanne Myre? Par exemple. Un cru moyen, en somme, qui sent un peu la précipitation ou l'essoufflement, et qui risquera sans doute de décevoir jusqu'aux aficionados de l'auteure.

Collaborateur du Devoir

LE PEIGNOIR

Suzanne Myre
Marchand de feuilles
Montréal, 2005, 178 pages

© GILLES DAIGNAULT

Au nombre des meilleurs écrivains québécois contemporains, Denise Desautels fait entendre depuis trente ans une voix unique et sensible.

Tant du côté de la vie
que du côté de l'écriture

Suzanne Giguère

Il s'agit d'écrire où ça brûle. Dans sa vie comme dans son œuvre, Denise Desautels a affronté la mort. Au plus près d'elle. La disparition d'être chers (une amie d'enfance, sa mère, son père) est devenue une sorte de rivage sur lequel l'auteure a pris appui pour en faire un élément vital de sa création. Dans *Ce désir toujours*, pour la première fois peut-être, elle plante une objection dans le champ du malheur et tente de poser quelques mots sur l'étonnement d'être vivant.

Découpé en vingt-six chapitres, le récit rassemble les épisodes significatifs de son existence, que la romancière transpose dans une prose vibrante d'images et de sensations. Un questionnement sur l'écriture accompagne le récit. L'auteure, qui se définit comme «*une archéologue de l'intime*», signe un texte d'une émue beauté dans une prose claire, balancée, aérienne.

Un supplément d'aube

«*J'écris après, décidée à tenir éloignés mes fantômes, morts et mots [...], pour faire taire l'autre, l'inconsolable, ramassée dans un coin de mon crâne, l'autre, la toute petite, l'obstinée, qui continue de bercer sa blessure et d'attendre.*» Devant une écriture saturée de douleur et de deuil, la narratrice est déterminée à laisser derrière elle ce qu'il y a «*de souffrant, d'irrésolu, d'aveuglé*». D'en suspendre l'écho.

Pour achever le deuil et célébrer le désir, catalyseur du vivant, il faut, encore une fois, accepter que les arcades de la mémoire s'ouvrent. Remuer les souvenirs, ceux de l'enfance avec ses lieux et ses deuils, laisser l'écriture se «*coigner à répétition*» contre la pensée obsédante de la mort.

Petit à petit, les voix, les gestes se dérobent. Après un long et lent retournement, la narratrice parvient à stimuler une sensualité éprouvée par des deuils successifs. Elle trouve la force de laisser passer parmi la tristesse de la perte la beauté des couleurs saisonnières du mont Royal. Les mots se dilatent, redisent la force du lien qui l'unit à Gilles, son compagnon depuis trente ans. «*Sans cette étreinte continue, je ne remonterais plus à la surface, ne jouerais plus à espérer un supplément d'aube.*»

Dépassant la dimension intime du deuil, la ro-

mancière se met à l'écoute du monde. Écrit au plus près d'elle dans un souci d'attention au monde. «*Surtout ne pas oublier [...] le fait que le monde ne s'arrête pas à ma porte [...] me sentir responsable devant l'univers de ce qui se passe dans les gouffres de ma chair.*» Elle joint son histoire personnelle à la grande, «*à cette clameur de l'univers qui, curieusement, a de plus en plus tendance à se rapprocher de son territoire intime*» par le biais d'artistes avec qui elle travaille. Elle s'ouvre à d'autres voix, accueille les livres des écrivains qui savent dire en une phrase le trouble qui l'assaille. «*Mon écriture ne prend son élan que portée par des pensées et des images murmurantes [...] j'écris à proximité des voix chercheuses.*»

Contre l'inspiration

Le romanesque est une essence à découvrir. L'écriture de Denise Desautels est à décrypter comme une fouille archéologique d'un monde enfoui. Elle répertorie ses souvenirs «*en éclats*», les classe par ordre alphabétique (de «*Avant*» à «*Journal*»; de «*Bibliothèque*» à «*Miroirs*»; de «*Père*» à «*Zeuzères*», ces papillons de nuit qui creusent des galeries sous l'écorce des arbres fruitiers), les rassemble en une vaste palette d'évocations. Un faisceau de réflexions, de sentiments, de visions s'enchaînent et se fraient un chemin. Reste à construire le sens.

«*Il y a tant de résistance jusqu'à l'histoire vraie*», écrivait-elle déjà dans *Leçons de Venise*. *Ce désir toujours* relate aussi sa confrontation à l'écriture. Et sa conquête. «*Ecrire. Un ring au centre de soi, où blessure, imagination, langage et sensation s'affrontent [...]. En conséquence, l'écriture — ses fouilles, ses exigences, son utopie — n'arrête pas d'être nécessaire. Contre le désespéré. Contre l'inspiration.*»

Ce désir toujours est un petit livre très dense porté par une «*écriture de la blessure qui pousse, irrépressible*». Une écriture qui va plus loin cette fois avec juste ce qu'il faut de légèreté.

Comptant parmi les quelques grandes poètes québécoises contemporaines, Denise Desautels a publié plus d'une trentaine de recueils de poésie, salués par de nombreux prix, un récit, *Ce fauve, le bonheur*, des dramatiques radiophoniques et de nombreux livres d'artistes. Au cours de trente années d'écriture, elle a fait entendre une voix unique et sensible. Elle signe ici son deuxième récit.

Collaboratrice du Devoir

CE DESIR TOUJOURS

Denise Desautels
Leméac, coll. «*Ici l'ailleurs*»
Montréal, 2005, 136 pages

Suzanne Myre

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Les conseils de vos
libraires indépendants

DING, DONG!

Robert Soulières, Soulières Éditeur, 9,95\$

Offrez-vous un Soulières à la sauce Queneau : c'est du plaisir à l'état pur à déguster par petites bouchées!

Brigitte Moreau librairie Monet (Montréal)



ROUGE SECRET

Chrystine Brouillet, Boréal, 25,95\$

Irène est sous le joug d'un mari jaloux et manipulateur. Puissant homme d'affaires, il réussit à la faire incarcérer pour un meurtre qu'elle n'a pas commis. L'espoir renaît avec l'enquêteur Frédéric Fontaine, qui croit en son innocence.

Lucie Lizotte librairie Clément Morin (Trois-Rivières)

LE CHRIST PAÏEN

Tom Harpur, Boréal, 27,95\$

Harpur, nourri à des sources mythiques anciennes et diverses, nous présente les origines païennes du christianisme. Une démonstration fascinante d'une manipulation faite au profit de l'institution catholique. Une lecture très accessible pour qui s'intéresse à l'Histoire.

Yves Guillet librairie Le Fureteur (Saint-Lambert)



FUGUEUSES

Suzanne Jacob, Boréal, 27,95\$

La texture de *Fugueuses* est riche, englobante et fait figure d'importance. La dérive de ses personnages exorbités mène au cœur de leurs vies incertaines et fabulées, modulant du même coup l'émotion du lecteur fasciné, ému, preneur!

Isabelle Beaulieu librairie Pantoute (Québec)

LE PEIGNOIR

Suzanne Myre, Marchand de feuilles, 21,95\$

En six nouvelles, l'auteure nous dépeint le quotidien des relations humaines et de couple. Des situations drôles et des échanges percutants animent ce petit ouvrage qui nous fait rire, parfois jaune! À ne pas manquer!

Lina Lessard librairie Les Bouquinistes (Chicoutimi)



le libraire

Bimestriel gratuit

sept-oct 2005
Disponible le 12 septembrewww.lelibraire.org
Le portail du livre au Québec

Avec l'aide de Patrimoine Canada

Canada

Une réalisation des librairies indépendantes :

LIBRAIRIE
PANTOUTEMORIN
Lignes • Coll.
Papier • Pointe-à-Call.Les
PequinistesLIBRAIRIE
LE FURETEURLibrairie
Monet

Informations : info@lelibraire.org

Presses de l'Université du Québec

Collection

Problèmes sociaux et interventions sociales

39\$ Revenu minimum garanti
Lionel-Henri Groulx29\$ Trajectoires de déviance juvénile
Natacha Brunelle et Marie-Marthe
Cousineau

Commandez en ligne et économisez 10%

www.PUQ.ca

1 800 859.7474

Québec

LITTÉRATURE

Guérillas



Louis Hamelin

Un coup de dés n'abolit pas le hasard, mais acheter ou emprunter des livres, parfois, oui. Et donc ça ne peut pas être un hasard si quatre des ouvrages qui me sont passés entre les mains au cours des dernières semaines possèdent un mot-clé en commun, un beau mot, féroce et riche de passé, aux odeurs putrides de jungle et de charniers: guérilla.

Le premier roman d'Arturo Pérez-Reverte, traduit par François Maspero, a été réédité ce printemps. *Le Hussard* raconte les tribulations ibériques d'une paire de soldats napoléoniens qui, croyant apporter les bienfaits de la Révolution française à un peuple arriéré, voient se dresser devant eux les premiers guérilleros. Dans *Le borgne est roi*, pièce de Carlos Fuentes datée de 1968, et rééditée elle aussi ce printemps, les guérilleros débarquent à la toute fin, *deus machina* qui arrive comme un cheveu sur la soupe pour exécuter sommairement un des protagonistes. Autre réédition printanière, *Un nom de torero*, de Luis Sepulveda, met en scène un vétéran des guerres de libération latino-américaines qui, dans l'exil, s'est recyclé en vider de cabaret érotique à Hambourg. Enfin, j'ai profité d'une petite semaine de vacances pour lire, entre deux expéditions de pédalo ou de maison flottante sur le lac Kipawa, l'ouvrage littéraire définitif sur le sujet: *Guerre au paradis*, du Mexicain Carlos Montemayor.

Sans compter la petite manie personnelle qui consiste à accumuler tout ce que je peux trouver sur mes bons amis felquistes, lesquels, il ne faut pas l'oublier, se trouvaient sous l'influence des Tupamaros lorsque leur est venue cette idée bizarre de kidnapper un obscur attaché commercial britannique.

Je sais que je vais avoir l'air de réagir un bon mois après tout le monde (comme d'habitude), mais difficile, même pour un gars en vacances, de ne pas se cogner la tête au plafond à l'idée d'un Jean-Daniel Lafond endossant la casaque vice-royale pour aller

jouer les potiches de luxe à Rideau Hall. Lafond vient opportunément nous rappeler que les idées sont les chemises et les chaussettes de l'âme et que, décidément (mais ça, on le savait déjà), Paul Martin lave plus blanc.

Quant à Jacques Lanctôt, virulent pourfendeur du couple vire-capot, drapé dans son inébranlable fidélité à Cuba et à la Cause, il a sûrement oublié avoir déclaré à Nathalie Petrowsky, dans les pages du *Devoir* en 1984, qu'il travaillait à un roman «sur la trahison»: «Je ne sais pas, ajoutait alors l'ancien felquiste, jusqu'à quel point je ne porte pas cela en moi.» Et nous non plus, pour le moment... Il faudra peut-être attendre que l'ex-Robin des Bois reçoive des offres d'Ottawa pour en savoir un peu plus.

Mais revenons à nos moutons du printemps. La pièce de Fuentes, qualifiée d'onirique par le présentateur de la NRF, rejoue la lutte des classes et la conquête de Mexico sous les traits de deux protagonistes aveugles, et le tout baigne dans une cérébralité qui confine assez souvent au maniérisme et finit par étouffer le propos sous une accumulation de paradoxes plus songés que vraiment spirituels. Telles les ailes du célèbre albatros, la haute intellectualité d'un Fuentes handicapé parfois la marche raffinée de sa prose sur le terrain de la fiction, pro-

blème inconnu de ces romanciers plus instinctifs, plus naturels que sont les Garcia Marquez et Vargas Llosa, ses contemporains. Quant au Pérez-Reverte, il ne m'a fait ni chaud ni froid, ce qui n'annonce rien de très bon pour une histoire censée se dérouler sabre au clair sous l'astre implacable de la péninsule ibérique.

La plus captivante de ces trois rééditions reste donc l'attachant polar post-révolutionnaire imaginé par Luis Sepulveda, dont *Le vieux qui lisait des romans d'amour*, à l'époque, m'avait passablement irrité (je continue de croire que l'ocelot, qui n'est quand même pas un jaguar, n'attaque pas l'homme, et que l'histoire racontée par le Chilien reposait donc sur une absurdité aussi énorme que celle que commettrait tel romancier québécois essayant de nous passer en douce un lynx mangeur d'homme... mais *basta*). Sepulveda me devint par contre éminemment sympathique le jour où je découvris (en lisant *La folie de Pinochet*, je crois) qu'il avait fait partie de la garde rapprochée de Salvador Allende et avait goûté à la médecine des sbires de Pinochet. La torture constitue d'ailleurs un des éléments-clefs de cette sombre histoire de pièces d'or dérobées à un banquier juif par les S., puis volées et mises en sûreté (vraiment?) quelque part au fin fond de la Terre de Feu, et sur les traces desquelles sont simultanément lancés d'anciens agents de la Stasi et un vétéran désabusé de la brigade Simon Bolivar et de la révolution sandiniste, sorti de sa retraite hambourgeoise pour découvrir, plein de réjouissant cynisme, le bonheur climatisé post-Pinochet et la démocratie *made in Chile*: «[...] quand la démocratie a ouvert ses cuisses au Chili, elle a d'abord annoncé le prix et la monnaie dans laquelle elle s'est fait payer s'appelle oubli.»

Je me souviens... Je m'étais fendu d'une lettre ouverte dans *Le Devoir* pour dénoncer Guy Sorman, ce sinistre pseudo-penseur français qui était

allé serrer la main du sénateur Augusto Pinochet, proclamé par lui grand artisan du miracle économique chilien. J'avais eu droit à des félicitations de Jacques Lanctôt...

Lisez Sepulveda, en souvenir des vieilles luttes, et Montemayor, pour, en ce balbutiant début de millénaire, garder de force les yeux ouverts. Après l'avoir lu, impossible, même pour «un gars en vacances», de voir Acapulco, ses montagnes et sa mer de la même manière.

Collaborateur du Devoir

UN NOM DE TORERO

Luis Sepulveda
Traduit de l'espagnol par François Maspero
Métallé
Paris, 2005, 197 pages

LE HUSSARD

Arturo Pérez-Reverte
Traduit de l'espagnol par François Maspero
Le Seuil
Paris, 2005, 193 pages

LE BORGNE EST ROI

Carlos Fuentes
Traduit de l'espagnol par Céline Zins
Gallimard
Paris, 2005, 95 pages

GUERRE AU PARADIS

Carlos Montemayor
Traduit de l'espagnol par Anny Amberni
Gallimard
Paris, 1999, 443 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Incandescence de Guyotat

GUYLAIN MASSOUTRE

Lorsque *Progénitures*, de Pierre Guyotat, est sorti chez Gallimard (2000), 800 pages de versets scandés, la lecture, quasi impossible en raison des ellipses affectant la syntaxe et l'orthographe, exigea plus que de la patience: une dévotion à la musique de la langue, aux pulsions de l'auteur et au spectacle du sens nié. Sons heurtés, avalés, amputés, froissés, déjections et divagations sonores sur papier, il fallait supporter des pages d'élan radical.

Cette écriture brute trouve sa plénitude dans la performance scénique. Artaud hante toujours les grands. Toute envahie par le corps, par ses organes explosés, sexuels, et par les échafaudages d'une narration impossible, l'écriture met en branle une langue inventée, créolisée, arabisante et franco-occitane, un argot traversé par des lieux, des figures, des bribes d'action, des figures. Un enregistrement de Guyotat lisant les premières pages accompagnait l'ouvrage. L'exploit ne passa pas inaperçu, débordant les milieux savants lorsque France-Culture le diffusa en série.

Guyotat n'était pas un inconnu. Comme jadis Genet, défendu par Sartre, il devint vite un auteur hors norme. À l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine, on l'a impliqué dans la «visitation» de ses carnets. Pourquoi cet honneur? Parce que dès *Tombeau pour cinq cent mille soldats* (1967) et *Eden, Eden, Eden* (1970), interdit jusqu'en 1981,

Guyotat se démarquait. Denis Roche, Sollers, Louis-René des Forêts, Klossowski, Foucault l'ont saisi très vite.

Guyotat livrait là l'expérience d'une écriture non pas automatique, mais non censurée, introspective et solitaire, marquée par la révolte et le témoignage sur le monde. On en retient surtout sa participation à la guerre d'Algérie, qui lui valut arrestation, internement en cachot et condamnation pour atteinte au moral de l'armée. Mais il y eut aussi Cuba et le communisme. Aujourd'hui, sa prose se veut fédératrice et voluptueuse.

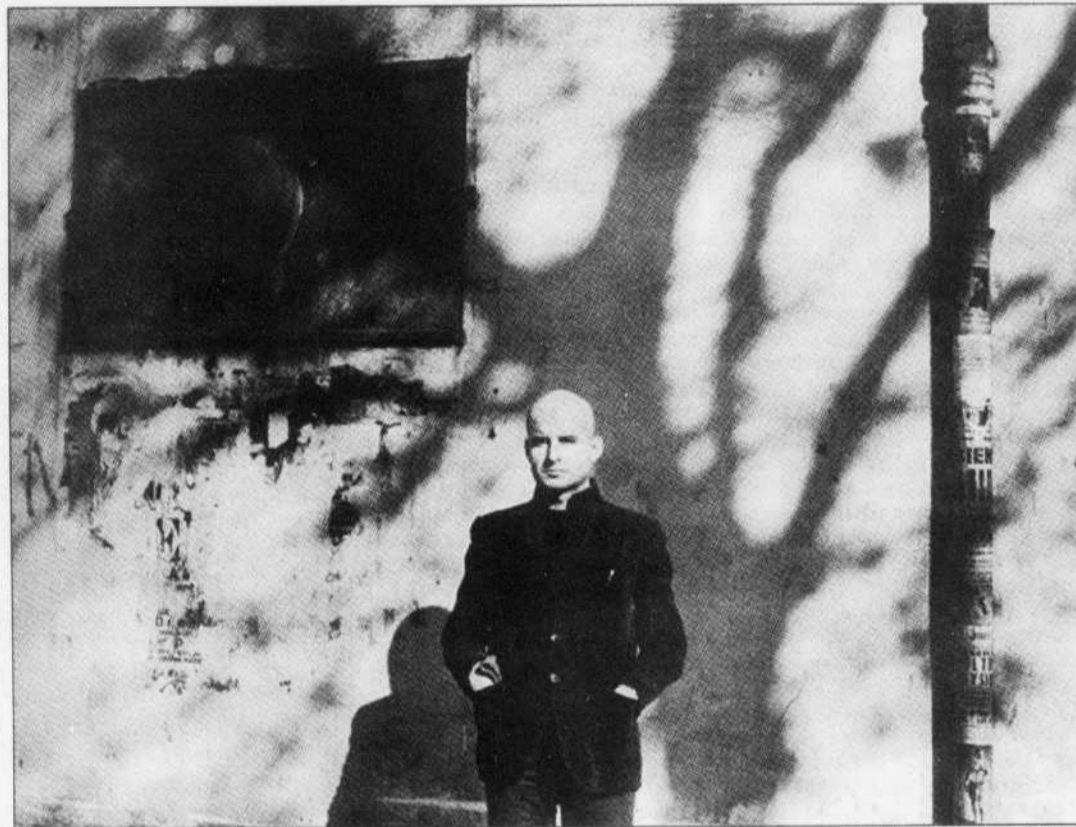
Dans ses œuvres, Guyotat livrait l'expérience d'une écriture non pas automatique, mais non censurée, introspective et solitaire, marquée par la révolte et le témoignage sur le monde

Le Verbe musclé

Trois nouveaux ouvrages le font mieux connaître. *Ashby*, écrit dans la vingtaine, est un de ses premiers romans. Publié en 1964, il se passe en Écosse et fait écho à un amour de jeunesse, vécu en 1955. Rédigé au début en Kabbyle, où Guyotat se rebelle contre la guerre coloniale, sa fiction shakespeareienne porte déjà tous les signes du monde cruel dont il saisit le matériau.

en 1961, peint durement le monde familial. Ce n'est rien à côté de ce qu'il va inventer pour tenter, par-delà la folie de sa gorge cascadeant les consonnes, de libérer l'esclave du maître et de rendre le dernier homme, selon ses vœux, «propriétaire de son corps et de son organe», «d'un sexe et de la pensée de ce sexe».

Faut-il le préciser, le viol est omniprésent. «Le sexe ne m'intéresse pas, écrit-il. Je suis un politique, je traque l'esclave absolu.»



Pierre Guyotat en 1976, vu par Mohror.

Bernard Comment, éditeur de ces textes introuvables, jadis refusés au Seuil, rend hommage à cet irréductible pourfendeur de la liberté. Le barbare — un homme «joueur et sombre, exigeant et tendre, chaleureux et timide», comme le dépeint Catherine Brun —, né en 1940 en Haute-Loire, sait dès l'âge de 14 ans qu'il sera écrivain.

Dans la matrice

Le second ouvrage, *Carnets de bord*, est le premier volume de ses notes, remontant aux années 60. Quoique non rédigées, ces pages documentent la mémoire collective et une œuvre qui colle aux événements. Tensions, ondu-

lations, griffures, ce journal intime et carnet de voyage forme l'assise de l'œuvre jusqu'à *Eden, Eden*.

Ces *Carnets* se lisent aussi pour ce qu'ils sont: des notes prises dans l'action par un soldat d'une France en guerre, par un militant à Cuba, enfin, par un témoin détaché des événements de Mai 68. Echos de vie, notes de lecture, architecture en cours, refrains d'une esthétique qui se pense, le «texte sauvage» face au «texte publié» déborde d'audace. Au point qu'en 1967 il déclare: «La fiction dépasse de loin sa vérification historique.» En somme, ces carnets de projets inventent le réel, la vie, la

réalité charnelle: «Mes textes sont de vrais chants d'amour.»

En notant «seule l'épopée et un théâtre dont le rythme reste à établir peuvent rendre compte d'un monde «démoralisé». Une exploration de la subversion fait mieux ressentir l'âme universelle», Guyotat ne professe aucune théorie. Mais il réalise un programme.

V. Lallement, éditeur de ces inédits, a eu fort à faire. Rien n'est omis, ratures, alinéas. Les caractères d'imprimerie facilitent la lecture de ce reportage. Telle ment vivant! On évoque, en introduction, des prises de vue caméra au poing. Lieux, scènes et visages croqués dans la rue, au bordel, rêves et jeux, fulgurances

verbales, cette mine de mots au quotidien éveille une énergie en prise sur le XX^e siècle. Elle relance l'idée d'une littérature sublime. «Quand création belle, tremblement. Je me jette dans le verbe comme dans la mort. Création, infinie tendresse pour la mort. Peut-être pour la mort, état nécessaire à toute naissance.»

Pour traverser indemnes — et plus intelligents — les pages préliminaires au *Tombeau*, comme pour démêler la fiction du souvenir, il est bon de se munir de la biographie de Catherine Brun. Établie grâce à Guyotat, elle permet d'aller très loin dans cette aventure bouleversante. De comprendre ce qu'une telle fureur esthétique doit à l'histoire de famille et aux engagements qui, depuis toujours, sous-tendent sa pensée.

L'intellectuel artiste n'a pas écrit dans le désert. Un climat de débats et de polémiques a soutenu et poussé l'irrépressible nomade à franchir les limites de son corps. La parole personnelle et survoltée qui en découle, un étonnant sabbat au cœur des tornades à *Tel Quel*, le propulse, avec des soubresauts, en avant de la grand-scène éditoriale. La charge symbolique de Guyotat est considérable.

ASHBY,

SUIVI DE SUR UN CHEVAL

Pierre Guyotat
Le Seuil
Paris, 2005, 208 pages

CARNETS DE BORD

VOL. I, 1962-1969

Pierre Guyotat
Lignes & Manifeste, 2005,
637 pages

PIERRE GUYOTAT,

ESSAI BIOGRAPHIQUE

Catherine Brun
Léo Scheer
Paris, 2005, 509 pages

Les journées Alternatives • 8 - 9 - 10 septembre 2005

Cinémathèque québécoise, Maison Théâtre, Cégep du Vieux-Montréal, Bibliothèque Nationale du Québec, ONF et cafés du quartier latin.

DE L'ACTION LOCALE À LA CITOYENNETÉ MONDIALE

Raconter sans frontières

Café littéraire - Vendredi, 9 septembre
14 h à 17 h • Pub L'Île Noire
Avec Olivier Rolin

Une rencontre particulière avec l'auteur Olivier ROLIN et vous. Le romancier français vous entretiendra sur sa conception et sa perception du monde, à travers ses voyages et ses reportages, ses rêves et ses luttes de jeunesse, son œil de marin et sa plume d'écrivain.

OLIVIER ROLIN

Né en 1947, Olivier Rolin fut l'un des animateurs de Mai 68 et entra par la suite en clandestinité. Après ses années de militantisme dans l'extrême gauche française, il exerça le métier de reporter. Passionné de géographie et de bateaux, il est également un grand voyageur, auteur de nombreux romans remarquablement écrits dont, *Port-Soudan* (Prix Femina 1994), *Méroé*, *L'invention du monde...* Son roman *Tigre en papier* (prix France Culture 2003) a été l'événement de la rentrée littéraire 2002.



Les deux cafés sont animés par Danielle Laurin, journaliste littéraire

Seuil

Histoire de révolution

Café littéraire - Samedi, 10 septembre
9 h 30 à midi • Café Utopik
Avec : Olivier Rolin et Paco Ignacio Taibo II

Les romanciers mexicain et français, Paco Ignacio TAIBO II et Olivier ROLIN, discuteront de leur compréhension du monde à travers les rêves et les luttes qu'ils ont vécus ou écrits, auxquels ils croient toujours ou auxquels ils ont renoncé. De la complexité et de la diversité d'un monde, et de leurs aspirations internationalistes.

PACO IGNACIO TAIBO II

Paco Ignacio Taibo II est né en 1949 à Gijón en Espagne. Sa famille, jusqu'aux grands-parents, est composée essentiellement de figures socialo-anarchisantes dans la plus grande tradition espagnole. Cette famille militante s'est vite sentie à l'étroit dans l'Espagne franquiste. Elle émigre donc au Mexique alors que Paco est âgé de 8 ans. Homme aux multiples talents Paco Taibo s'avère capable d'écrire avec un égal bonheur éditos, articles, nouvelles et romans noirs. Son dernier livre, *Commission d'enquête*, vient tout juste de paraître au Mexique. Il s'agit d'un polar écrit à quatre mains, avec le sous-commandant Marcos, porte-parole du soulèvement zapatiste de 1994 au Chiapas.



Éditions Rivages

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

L'intuition fondamentale de Sartre



Louis Cornéliier

Ceux qui ont fréquenté les grands philosophes savent à quel point l'art du commentaire est précieux. Ces auteurs, en effet, développent la plupart du temps des pensées complexes qui resteraient impénétrables, même pour les esprits vifs, sans l'aide de guides avisés. Les bons commentateurs — les éclaircisseurs, pas ceux qui rajoutent une couche d'obscurité à la complexité première — servent alors de recours indispensables à l'explorateur.

Prenons le cas de Sartre. Il existe, bien sûr, une vulgate sartrienne qu'on nous ressert au gré des circonstances. L'homme aurait écrit que «l'enfer, c'est les autres», que «l'existence précède l'essence» et autres formules du même acabit. Sachant cela, on croit parfois connaître un peu cette philosophie, mais, comme le précise Jacques Marchand dans son *Introduction à la lecture de Jean-Paul Sartre*, il «apparaît incontestable que le non-spécialiste qui s'aventure dans les œuvres philosophiques de Sartre risque de faire face à des difficultés techniques si grandes qu'il arrivera mal à tirer profit de ces lectures assurément très ardues et qu'il sera par la suite tenté de renoncer purement et simplement à pénétrer dans cette pensée pourtant riche et originale». D'où, donc, cette introduction en forme d'hommage qui se veut «utile et instructive pour un large public». Ce dernier, toutefois, devra s'atteler sérieusement à la tâche puisque le parcours qu'on lui propose est loin d'être aisé.

Marchand, plutôt que d'exposer l'œuvre de Sartre à la manière encyclopédique, a choisi de partir de l'intuition fondamentale du philosophe et de la déplier. Cette intuition dessine une «conception extrêmement radicale de la conscience et de la liberté» que le commentateur résume en ces termes: «Le fait est que la conscience n'a aucune existence propre mais qu'elle se caractérise uniquement par son éclatement vers l'extérieur qui la constitue comme conscience. [...] Ni être ni substance; elle est tout entière acte, exercice par elle-même en tant que jaillissement ou visée intentionnels». La conscience, en d'autres termes, n'existe que dans son rapport aux objets et aux situations, mais, précise Marchand, elle conserve toute sa liberté à leur égard. Elle ne doit, d'ailleurs, pas être confondue avec le psychisme qui est le résultat, et non la source, de ce processus incessant.



Jean-Paul Sartre en compagnie de Simone de Beauvoir.

La conclusion morale qui découle de cette intuition postulant une liberté ontologique se décline ainsi: «L'homme moral est donc celui qui vit selon sa liberté ou sa transcendance tandis que l'homme immoral est celui qui la nie ou l'aliène; ce critère moral se nomme l'authenticité et consiste à vivre selon la négativité, la non-coïncidence avec soi qu'implique cette liberté par laquelle l'être humain se définit.» Cette authenticité, toutefois, n'est pas facile à vivre puisque l'humain a tendance à fuir cette responsabilité en l'aliénant à son psychisme (je suis fait comme ça, c'est mon tempérament) ou à sa situation socioculturelle objective (dans ma condition, comment faire autrement). Il ne s'agit pas, bien sûr, pour vivre dans l'authenticité, de nier l'un et l'autre, mais de ne jamais leur aliéner une liberté qui leur reste transcendantale.

Impossibilité de la morale

D'un point de vue strictement idéaliste, l'intuition sartrienne impose, mais elle ne va pas sans soulever d'importants problèmes: «Non, il y a bel et bien une difficulté plus fondamentale et cette difficulté est celle du passage de la liberté ontologique du pour-soi à la liberté morale de l'individu concret.» À lire Sartre, en effet, on constate que les humains s'égarent sans cesse dans la praxis de cette liberté au point où la conclusion s'impose de «l'impossibilité de la morale».

Creusant toujours son intuition fondamentale, Sartre remettra d'abord en question son caractère bourgeois en affirmant

qu'«une morale idéaliste qui prétend qu'un individu peut réaliser l'authenticité morale dans un milieu social où la majorité vit dans l'oppression et l'aliénation [...] n'est au mieux qu'une illusion et au pis une mystification». Pousant sa réflexion encore plus loin dans la *Critique de la raison dialectique*, il en arrivera même à conclure que cet état d'aliénation est «l'œuvre même de chaque liberté absolue».

Qu'est-ce à dire au juste? Le brillant commentateur de Jacques Marchand aboutit à un constat qui sape presque les fondements de l'intuition sartrienne: «Le paradoxe fondamental est là: la liberté sartrienne est pure indétermination; cela la rend du même coup apte à s'autodéterminer mais l'oblige aussi tôt ou tard à retourner à son indétermination qui est le gage infaillible de son authenticité.»

D'où l'on est forcé de conclure que si, pour reprendre la célèbre formule de Sartre, l'existence précède l'essence, celle-ci reste néanmoins en quête de celle-ci, qu'elle ne saurait atteindre définitivement sans aliéner la conscience conçue comme pure liberté. L'authenticité, en ce sens, ne serait possible que sur le mode de l'échec, ce qui fait écrire à André Comte-Sponville: «Sartre, en toute cohérence, explique que la liberté n'est possible que comme néant, point comme être, ce qui m'a toujours paru une réputation suffisante: la liberté, en ce sens absolu, n'est possible qu'à la condition de n'être pas. L'existentialisme n'est qu'un humanisme imaginaire.»

Jacques Marchand ne s'exprime pas avec la même sévérité,

mais sa conclusion va dans le même sens: «A mes yeux, c'est la hantise de l'universel et même de l'absolu qui a perdu Sartre, qui a rendu sa pensée de plus en plus inopérante.» Reste que cette exigeante *Introduction à la lecture de Jean-Paul Sartre* montre l'immense profondeur de l'effort philosophique sartrien et ne discrédite en rien la portion intellectuelle de l'œuvre qu'elle laisse à d'autres le soin d'évaluer.

Aussi publié à la faveur du centenaire de la naissance de Sartre que l'on fête cette année, l'essai de Peter Royle intitulé *L'Homme et le Néant chez Jean-Paul Sartre* tente une présentation de la vision du monde du philosophe à travers certaines de ses obsessions (dont sa hantise des crustacés), qu'il traque surtout dans la portion littéraire de l'œuvre. Intéressant à certains égards et d'assez haut calibre, l'ouvrage souffre toutefois d'un manque d'unité qui affecte la clarté de ses thèses.

Collaborateur du Devoir

louiscornellier@parroinfo.net

INTRODUCTION
À LA LECTURE
DE JEAN-PAUL SARTRE
Jacques Marchand
Liber
Montréal, 2005, 180 pages

L'HOMME ET LE NÉANT
CHEZ JEAN-PAUL SARTRE
Peter Royle
Presses de l'Université Laval
Saint-Nicolas, 2005, 138 pages

L'esprit de la lutte

Pour Bernard Lefort,
Sartre l'intellectuel peut encore nous servir d'inspiration

LOUIS CORNELIER

Sartre, cette année, aurait eu cent ans, mais il est mort il y a vingt-cinq ans. Ces chiffres ronds, comme c'est l'habitude, donnent lieu à un déluge d'ouvrages et de manifestations en tous genres qui visent à rendre hommage à ce philosophe, romancier et dramaturge qui a marqué son siècle.

Pour le philosophe et journaliste Bernard Lefort, c'est l'intellectuel qui mérite notre admiration et qui peut encore nous servir d'inspiration. Dans *Sartre, réveille-toi, ils sont devenus mous!*, Lefort insiste donc surtout sur le principe sartrien de la liberté comme engagement (et non comme détachement, ainsi que le chante une certaine pensée en vogue): «Vivre dans le présent, dans l'urgence du fait à saisir, de l'événement à déchiffrer, de sa traduction à poser en mots, en actes, telle est la démarche de Sartre.» Le travail philosophique, ici, refuse de s'extraire de l'actualité, adopte le rythme de l'urgence et laisse le souci de la postérité au vestiaire. Hors de la ligne du risque — et là-dessus Sartre et Camus font front commun —, il n'y a que des penseurs et des artistes irresponsables.

Partisan d'un socialisme qui tient «à sauver la dimension humaine», disait Beauvoir, et qui doit nécessairement s'arrimer à la liberté, Sartre tentera sa vie durant de résoudre adéquatement

l'articulation entre l'individu et le collectif. Ses liens avec le parti communiste français se résument à «un compagnonnage recherché sur fond de méfiance réciproque» parce que l'intellectuel n'abandonnera jamais vraiment cette idée propre au socialisme démocratique d'une «troisième voie... vraiment de gauche».

Défenseur d'un humanisme concret — le seul qui vaille — fondé sur cette idée forte mais encore négligée de «l'interdépendance des hommes entre eux, celle des hommes réels, pris dans les rets de l'aliénation», intellectuel courageux et frondeur opposé au règne des experts qui impose «la légitimation de la compétence par l'institution», Sartre, conclut Lefort, était un brillant «lutteur» comme il y en a trop peu aujourd'hui: «Il s'est parfois égaré? La belle affaire. Son œuvre prouve au moins qu'il a vécu. Il a passé sa vie à boucher les trous du silence. Il a remis chaque mot sur la planche à tracer de nouveaux sens.» Aussi, saluer sa mémoire est bien; s'en inspirer est mieux.

Collaborateur du Devoir

SARTRE, RÉVEILLE-TOI,
ILS SONT DEVENUS
MOUS!

Bernard Lefort
Ramsay
Paris, 2005, 200 pages

ÉCHOS

L'or noir

Avec le pétrole, finira-t-on par se ruiner tout à fait ou bien par détruire complètement la planète? Dans *La Vie après le pétrole*, l'ingénieur Jean-Luc Wingert affirme que les crises du pétrole qui sont devant nous risquent d'être de plus en plus importantes. Wingert examine de plus les conséquences de l'inévitable pénurie qui finira bien par frapper le monde, à mesure que la consommation augmente et que les découvertes de gisements diminuent. En ces heures d'excès spéculatifs à l'égard de l'or noir, voilà une lecture profitable qui vaut son pesant d'or. (*La Vie après le pétrole* — De la pénurie aux énergies nouvelles, Jean-Luc Wingert, Autrement, Paris, 2005, 238 pages) — *Le Devoir*



Le discours français sur l'Amérique latine

Connu pour ses romans *Bouche-à-bouche* et, surtout, *Côte-des-Nègres*, Mauricio Segura publie un premier essai, *La Faucille et le Condor*, consacré à l'analyse du «discours français sur l'Amé-

rique latine» entre 1950 et 1985 (Presses de l'Université de Montréal). Segura examine de près les représentations de l'Amérique soumise aux différentes phases historiques du discours tiers-mondiste. Convoqués à la barre de cette analyse menée avec style: Camus, Sartre, Fanon, Debray, Aron, Revel et quelques autres. — *Le Devoir*

Normand Baillargeon

Petit cours d'autodéfense intellectuelle



«Tout le monde s'émerveille devant ce livre. [...] Passionnant à tout point de vue.»
Joel Le Bigot, Radio-Canada

«S'il n'y a qu'un livre à mettre au programme, ce devrait être *Petit cours d'autodéfense intellectuelle*. [...] Accessible, brillant, instructif et plein d'humour, ce cours d'autodéfense fera de vous un citoyen vraiment critique qui ne s'en laissera plus conter aussi facilement.»
Louis Cornéliier, *Le Devoir*

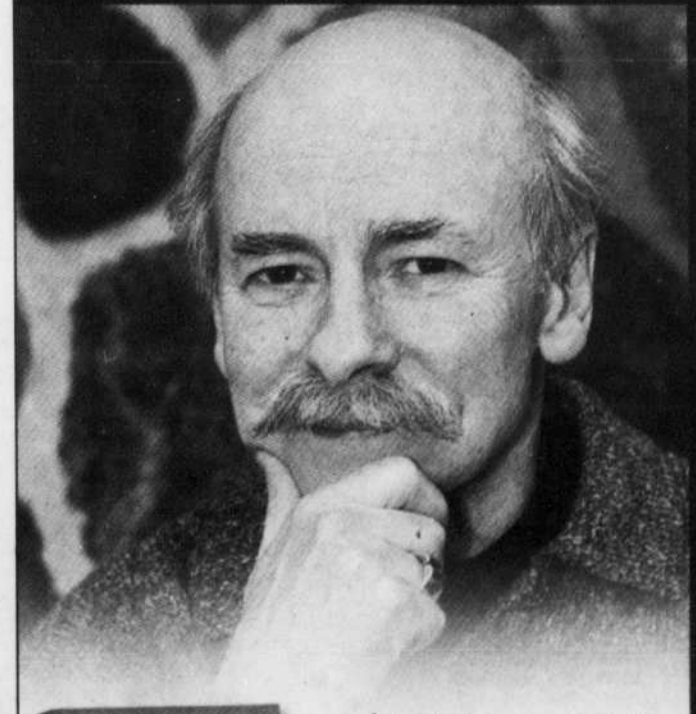
«Voilà un petit livre non seulement réussi mais nécessaire, qui puise dans un flagrant amour de l'être humain et une indéfectible foi en sa capacité à juguler la bêtise.»
Tristan Malsvoy-Racine, *Voir*

«Dans un langage élégant et parfaitement accessible, Baillargeon [...] explique en somme les bases de ce qu'il faut savoir pour mieux comprendre le monde d'aujourd'hui.»
Alexis K. Lepage, *La Presse*

LUX

Documents format poche

XYZ éditeur



Écrire de la fiction au Québec traite avec passion et intelligence de la création littéraire.



Noël Audet
Écrire de la fiction au Québec
essai
160 p. • 15 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 5Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-7537
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

FEMMES ET PARLEMENTS

UN REGARD INTERNATIONAL

sous la direction de Manon Tremblay



- Quel est le pays où la représentation parlementaire des femmes est la plus élevée?
- Quelle est la moyenne mondiale?
- Quel est le pourcentage de représentation parlementaire des femmes au Canada, à Cuba, en Suède, en Égypte?
- Les femmes apportent-elles des changements réels lorsqu'elles sont élues?

Toutes ces réponses et bien plus encore, dans cet ouvrage qui couvre 37 pays répartis sur les 5 continents. Un ouvrage majeur et unique en la matière, une source précieuse d'informations enfin disponibles.

«Mais pourquoi les femmes vont-elles en politique? En fait, il serait plus juste de se demander pourquoi elles n'y vont pas.»

Anne-Marie Dussault, extrait de la préface

En vente chez votre libraire

les éditions du remue-ménage

L'AGENDA

L'horaire télé, le guide de vos soirées

Gratuit dans *Le Devoir* du samedi

LE DEVOIR

BLOC-NOTES

Un doublé pour Zorro!

ANNE MICHAUD

Il est habillé de noir, très élégant, plutôt cabotin, manie l'épée à merveille, multiplie les acrobaties et se cache la moitié du visage derrière un masque. Qui est-il? Zorro, bien entendu! Créé en 1919 par l'auteur américain Johnston McCulley, le légendaire justicier est aujourd'hui connu dans le monde entier, surtout grâce aux trois adaptations cinématographiques et à la série de télévision qui l'ont mis en vedette. Au fil des ans, sous les traits successifs de Douglas Fairbanks, Tyrone Power, Guy Williams, Anthony Hopkins et Antonio Banderas, Zorro est devenu l'un des héros préférés du public, qui apprécie son espièglerie, ses prouesses physiques et la détermination avec laquelle il combat les injustices dont sont victimes les paysans et les Indiens de la Californie.

Le père de Batman et compagnie

Mais pourquoi diable Isabel Allende et Martin Winckler l'ont-ils tous les deux choisis comme sujet de leur plus récent livre? Pour Winckler, de son vrai nom Marc Zaffran, il s'agit du grand héros de son enfance, en raison de sa double identité, à laquelle il s'identifiait particulièrement, et aussi, mais accessoirement insiste-t-il, parce qu'il signait d'un Z, la première lettre de son propre patronyme. Ajou-

tons à cela le fait que Martin Winckler connaît très bien son sujet puisqu'il a déjà écrit plusieurs textes au sujet de la littérature populaire et des séries de télévision américaines, quoi qu'on le connaisse surtout pour ses œuvres plus littéraires, telle que *La Maladie de Sachs*.

Le Rire de Zorro (Bayard) n'est pas un roman mais un essai, bien documenté, sur celui qui serait, selon Winckler, le père spirituel des Batman, Superman, Spiderman et autres superhéros qui ont marqué la culture populaire américaine du XX^e siècle. En 125 pages, il analyse les origines et la signification de la double identité de Diego La Vega, alias Zorro, décortique les différentes visions des cinéastes et les interprétations des acteurs qui l'ont porté à l'écran, étudie les liens de filiation plus ou moins directs qui le lient aux autres superhéros, puis conclut enfin que la pérennité de l'attrait qu'exerce Zorro sur le public est due à son rire, à la fois contagieux et salvateur. Notons que Winckler tente aussi, à la toute fin de son texte, de faire un lien entre le héros et les médecins modernes, dont il dit qu'ils sont «les vrais Zorro d'aujourd'hui»...

Accessoirement, Martin Winckler nous apprend que c'est «Zorro Entreprises», société qui possède les droits du personnage, qui aurait demandé à Isabel Allende d'écrire un roman,

dans le but de combler la demande du public hispanophone. *Le Zorro* d'Isabel Allende (Grasset) ne raconte pas la suite des aventures du héros mais constitue plutôt une espèce de préambule, où une narratrice raconte les origines de son personnage de justicier.

On apprend ainsi, par exemple, comment il adopta le nom de Zorro, mot qui signifie renard en espagnol, d'où lui vint l'idée de son déguisement et de quelle manière il développa les talents d'écrivain, d'acrobate et de magicien qui lui seront tellement utiles pour gagner ses combats. Allende prend aussi quelques libertés vis-à-vis de la légende classique de Zorro, particulièrement en rajeunissant son fidèle compagnon Bernardo de plusieurs années et en créant de nouveaux personnages, tels Isabel de Romeu, jeune femme intrépide qui deviendra son acolyte, et l'infâme Rafael Moncada, dont elle fait son premier ennemi.

À la lecture de *Zorro* d'Isabel Allende, on se demande qui, des adultes ou des adolescents, constitue ici son public cible. Pour ma part, je penche plutôt pour les seconds; en effet, malgré la plume enlevée et l'indéniable talent de conteuse d'Allende, il s'agit d'une histoire de cape et d'épée plutôt classique et convenue, à la lecture de laquelle le lecteur adulte éprouvera un brin de nostalgie envers sa jeu-



Antonio Banderas sous les traits de Zorro.

RICO TORRES

nesse envolée et les héros qui l'ont marquée, mais sans plus. Par contre, les adolescents friands d'aventures de ce genre découvriront là un personnage haut en couleurs dont la double identité et l'audace devraient les amuser et ils seront ainsi prêts à suivre ses nouvelles aventures,

qui seront bientôt portées au grand écran sous les traits d'Antonio Banderas.

Collaboratrice du Devoir

LE RIRE DE ZORRO
Martin Winckler

Bayard
Paris, 2005, 125 pages

ZORRO
Isabel Allende
Grasset
Paris, 2005, 458 pages

VITRINE DU DISQUE

Brel n'est plus seul, Thomas est là

L'APPARTEMENT

Thomas Hellman
Justin Time (Fusion III)

Avec ce deuxième album, Thomas Hellman devient officiellement notre paumé magnifique, notre épave glorieuse, notre déchu chéri. Place pour laquelle Thomas Hellman était déjà pressenti il y a trois ans, alors que paraissait son premier florilège de p'tites histoires sur fond de folk-roots, l'excellent *Stories From Oscar's Old Café*, album majoritairement en anglais dans le texte (à moitié Texan par son père, moitié Français par sa mère, né au Québec, Thomas chante dans l'une ou l'autre langue avec la même maîtrise du verbe, d'autant qu'il en a une, de maîtrise, en littérature, acquise à McGill).

Avec *L'Appartement*, le voilà digne de ses maîtres, les Tom Waits, Brel, Cohen et Desjardins, le voilà parmi ceux qui nous racontent comment ça se passe dans la tête des mal-aimés, des schizos, des laissés-pour-compte, des hantés par le mal de vivre. Tous destins qui nous menacent tous mais qu'on préfère le plus souvent ne pas examiner de trop près: lui y va franco, avec intensité et lucidité, avec le regard juste de celui qui a été voir comment ça se vit du dedans. Exploration du «fond du gouffre» dans lequel sombre le gars qui a été largué par sa belle dans la terrible *Reviens-moi*. Portrait du gars qui ne veut plus rien savoir de rien et qui «disparaît doucement dans le noir» dans *Foutez-moi la paix*. Portrait du gars qui languit d'amour pour sa voisine sans qu'elle n'en sache jamais rien dans *L'Admirateur secret*. Et portrait du gars qui se sent étranger à tout et à lui-même un matin sur le trottoir dans... *Le Trottoir*.

Ce gars-là, et tous ces gars dont Thomas Hellman parle au *je*, ont quelque chose de Thomas Hellman, bien sûr. Mais Hellman est un véritable «storyteller», et c'est aussi l'observateur fin qui dessine à coups de rimes. En tout cas, c'est réussi: on y croit. C'est tout le temps criant de vérité. Et c'est tout le temps joué avec un réel souci d'authenticité par les excellents musiciens que sont Erik-West Millette, Rémi Leclerc, Yves Desrosiers, François Covan et compagnie, et c'est chanté avec les chuchotements et les cris de celui qui ressent profondément tout ce qu'il chante. De fait, il y a quelque chose d'Arno, cher vociférateur belge, dans cette voix qui peut autant rendre les monologues intérieurs que les hurlements à la lune. J'en veux pour éclatante preuve sa version de la *Mathilde* de Brel: Hellman parvient à exprimer tout ce que le Jacquot avait mis là-dedans de détresse et de joie frénétique. C'est lumineux tellement c'est sombre. Tout le disque est de cette teneur. Brel n'est plus seul: Thomas est là.

Sylvain Cormier

LE TRASHY SALOON

Anik Jean
Tacca Musique
(Distribution Select)

Un de perdu, dix de retrouvés, dit-on. Jean Leloup est redevenu Jean Leclair, vive Jean... Anik Jean,



la première des rescapés du suicide du bonze de la chanson et du rock québécois francophone. On ne peut s'empêcher de voir en la jeune femme la réincarnation féminine et plus modeste du chanteur-compositeur-interprète qui hante d'ailleurs tout cet album auquel il a beaucoup participé. On l'entend littéralement (*Pense à toi*), par le truchement, aussi, des paroles qu'il a léguées à son ancienne choriste (*Junkie de toi, Let Me Go*), mais aussi entre les lignes de certaines chansons qu'il n'a pas écrites (*Tendre sorcière*). N'empêche que la demoiselle a un talent certain et une personnalité bien à elle. Son rock glisse souvent vers un folk-western assez savoureux (*Le Trashy Saloon*). Les balades y sont nombreuses, bercées par sa voix assurée et mélodieuse, qui rappelle pourtant d'autres chants déjà entendus...

Frédérique Doyon

JAZZ

SWEET LOVIN' OL' SOUL

Maria Muldaur
Étiquette Stony Plain

L'étiquette albertaine Stony Plain est sans contredit l'une des cinq ou huit meilleures étiquettes au monde. Fondé par Holger Pedersen, ce label est le champion du swing, du blues, du vieux jazz. Il est à ces sensibilités musicales ce que Tzadick est au jazz contemporain: une référence.

Tout récemment, Stony Plain a mis en marché un nouvel album que la chanteuse Maria Muldaur a consacré aux classiques du blues des années 20. Plus particulièrement ceux écrits pas des femmes. On pense à Memphis Minnie, Lucille Bogan et Bessie Smith. Toutes les pièces ont été enregistrées dans l'intimité. Plus précisément avec deux ou trois musiciens seulement. Il n'y a ni instrument électrique, ni batterie. Bref, c'est le blues dans sa plus simple expression.

Ce *Sweet Lovin'* que Muldaur défend aujourd'hui séduit par l'interprétation tout en finesse de pièces au contenu parfois grave. C'est splendide, vraiment splendide. PS: à noter la présence de Taj Mahal, du guitariste Steve Freund et des pianistes Dave Maxwell et Pinetop Perkins.

Serge Truffaut

CLASSIQUE

PIANO

Chopin: Sonate pour piano n° 2, Etudes op. 10, Barcarolle op. 60, Nelson Freire. Decca 475 6617.
Beethoven: Sonate pour piano op. 111. Schubert: Sonate pour piano D. 960. Zhu Xiao-Mei. Mandala 5085 (distr. SRD).

On attendait impatiemment la 2^e Sonate de Chopin de Nelson Freire: il ne déçoit pas et renvoie la récente version d'Hélène Grimaud au rang des anecdotes. Ici, le flux du 1^{er} mouvement est à la fois tourbillonnant et maîtrisé, la hauteur de vue aussi exceptionnelle que dans son enregistrement de la 3^e Sonate. Mais ce qui frappe surtout, c'est le concept sonore, ce son de piano nourri qui rappelle celui des plus grands pianistes du passé, avec, notamment, cette manière de sculpter les graves qui frappe dès les premières notes. Il y a aussi l'intelligence du texte qui met en relief, dans les *Études*, de nombreuses voix intermédiaires. C'est le disque d'un grand seigneur du clavier.

Beaucoup moins connue, la pianiste chinoise Zhu Xiao-Mei, qui vit en France depuis 1985 et n'en est pas à son premier grand disque (on pense aux *Variations Goldberg*, aux *Partitas* de Bach ou à ses *Sonates* de Scarlatti). Une question, ouvertement posée au dos du boîtier, est attachée à son programme: «L'approche de la mort confère-t-elle aux créateurs une sorte de lucidité supra-terrestre, d'ordre divin?» Si on peut attacher l'interprétation de Schubert par Mitsuko Uchida ou de Beethoven par Friedrich Gulda à ce type de préoccupation, Zhu Xiao-Mei semble s'en écarter en cultivant une voie qui frappe très fort la conscience de l'auditeur: celle de l'implacabilité. Elle défend des interprétations très fermes, droites, inélectables, mais jamais froides. Nous avons ici comme la traduction en sons d'un sablier qui s'écoule. Zhu Xiao-Mei ne fait rien pour enrober les choses (le son est même un peu dur), mais sa non-réponse — *Tempus fugit* et rien d'autre — est la plus forte de ses leçons. On ne sort pas indemne de l'audition.

Christophe Huss

CLAVECIN

A. Scarlatti: Toccatas pour clavier. Alexander Weimann (clavecin). ATMA ACD 2 2321.

Ce Scarlatti n'est pas celui qu'on a l'habitude de voir écrire pour clavier. Si Domenico Scarlatti nous a laissé 555 sonates, son père Alessandro (1660-1725) est surtout connu pour ses œuvres vocales. L'œuvre instrumentale de Scarlatti père tiendra sur trois CD, nous prévient Alexander Weimann, que l'on retrouve ici aussi exubérant et engagé que lorsqu'il dirigeait en juin dernier la *Conversion de Clovis* de Caldara au festival Montréal baroque.

On admirera d'abord l'adéquation de l'instrument du facteur David Werbeloff à cette musique italienne du début du XVIII^e siècle, même s'il convient d'ajuster le volume d'écoute car le niveau d'enregistrement est un peu élevé. On appréciera également la notice précise et érudite signée par l'interprète lui-même, qui souligne évidemment la parenté saisissante de la *Toccatà en mi mineur* (page 10) avec la *Toccatà dorienne* de Bach! Weimann note que ces

œuvres pour clavier datent de la fin de la vie d'Alessandro Scarlatti, ce qui explique sans doute leur maîtrise et leur inventivité formelle exceptionnelles. C'est assurément l'un des grands disques québécois et, sur la scène internationale, l'un des grands disques de clavecin de l'année 2005.

C. H.



Odile Tremblay

Veillez noter qu'en raison du Festival des films du monde, la chronique d'Odile Tremblay fait relâche cette semaine.

Les journées Alternatives 8 - 9 - 10 septembre 2005

Cinémathèque québécoise, Maison Théâtre, Cégep du Vieux-Montréal, Bibliothèque Nationale du Québec, ONF et cafés du quartier latin.

De l'action locale à la citoyenneté mondiale

LES JOURNÉES ALTERNATIVES, C'EST AUSSI DES CAFÉS LITTÉRAIRES...

Raconter sans frontières

Vendredi, 9 septembre
14 h à 17 h • Pub L'Île Noire
Avec Olivier Rolin

Une rencontre particulière avec l'auteur Olivier ROLIN et vous. Le romancier français vous entretiendra sur sa conception et sa perception du monde, à travers ses voyages et ses reportages, ses rêves et ses luttes de jeunesse, son œil de marin et sa plume d'écrivain.

OLIVIER ROLIN

Né en 1947, Olivier Rolin fut l'un des animateurs de Mai 68 et entra par la suite en clandestinité. Après ses années de militantisme dans l'extrême gauche française, il exerça le métier de reporter. Passionné de géographie et de bateaux, il est également un grand voyageur, auteur de nombreux romans remarquablement écrits dont, *Port-Soudan* (Prix Femina 1994), *Méroé*, *L'invention du monde...* Son roman *Tigre en papier* (prix France Culture 2003) a été l'événement de la rentrée littéraire 2002.



Les deux cafés littéraires sont animés par Danielle Laurin, journaliste littéraire

Seuil

Histoire de révolution

Samedi, 10 septembre
9 h 30 à midi • Café l'Utopik
Avec : Olivier Rolin et Paco Ignacio Taibo II

Les romanciers mexicain et français, Paco Ignacio TAIBO II et Olivier ROLIN, discuteront de leur compréhension du monde à travers les rêves et les luttes qu'ils ont vécus ou écrits, auxquels ils croient toujours ou auxquels ils ont renoncé. De la complexité et de la diversité d'un monde, et de leurs aspirations internationalistes.



PACO IGNACIO TAIBO II

Paco Ignacio Taibo II est né en 1949 à Gijón en Espagne. Sa famille, jusqu'aux grands-parents, est composée essentiellement de figures socialo-anarchisantes dans la plus grande tradition espagnole. Cette famille militante s'est vite sentie à l'étroit dans l'Espagne franquiste. Elle émigre donc au Mexique alors que Paco est âgé de 8 ans. Homme aux multiples talents Paco Taibo s'avère capable d'écrire avec un égal bonheur éditos, articles, nouvelles et romans noirs. Son dernier livre, *Commission d'enquête*, vient tout juste de paraître au Mexique. Il s'agit d'un polar écrit à quatre mains, avec le sous-commandant Marcos, porte-parole du soulèvement zapatiste de 1994 au Chiapas.

Éditions Rivages

Visitez notre site Internet, pour consulter la programmation complète des Journées Alternatives, et pour vous inscrire :

www.alternative.ca ou 514.982.6606 poste 2257

LE DEVOIR

Alternatives
... pour un monde différent